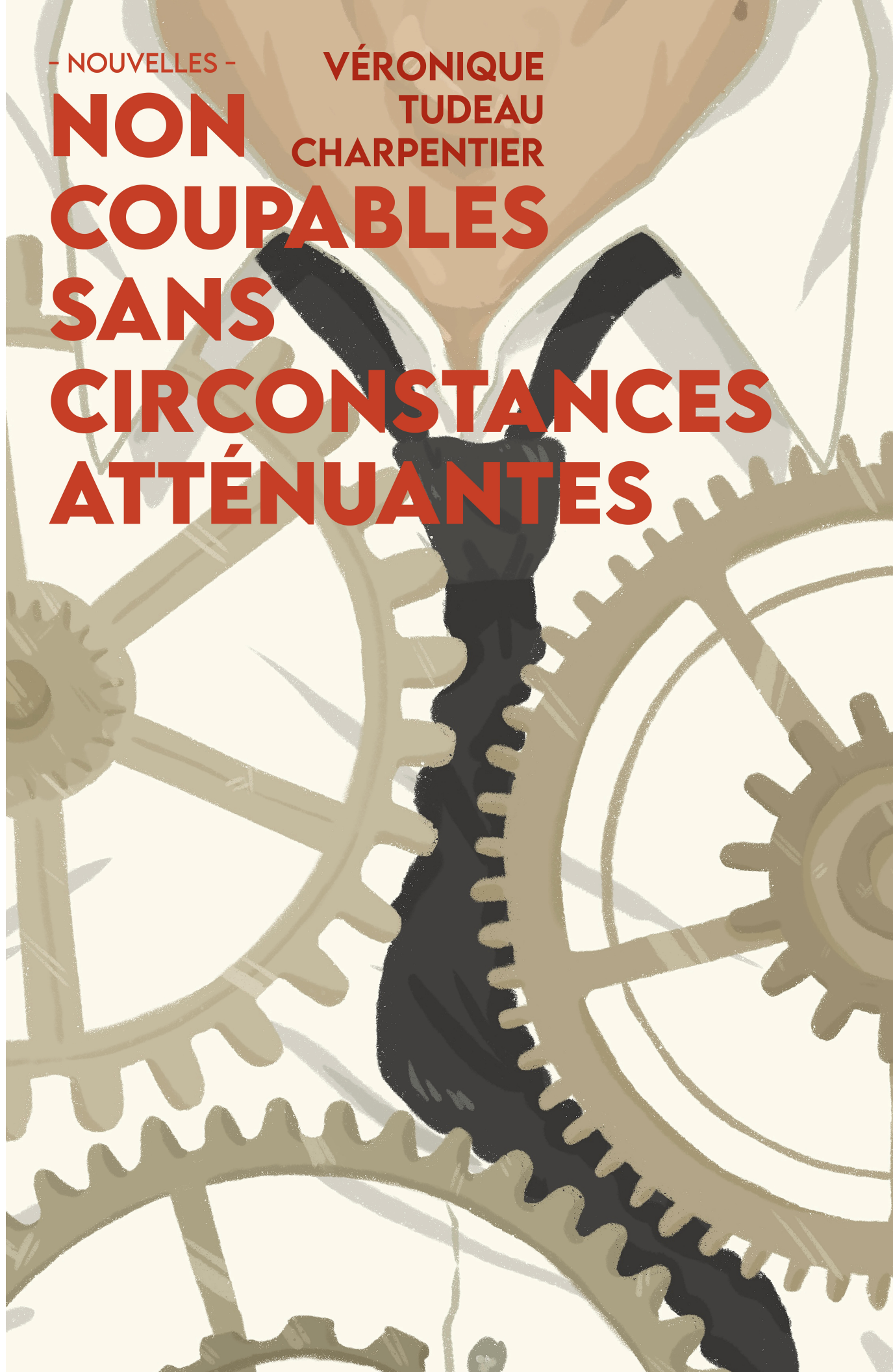


- NOUVELLES -

VÉRONIQUE  
TUDEAU  
CHARPENTIER

# **NON COUPABLES SANS CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES**



Véronique Tudeau Charpentier

Non coupables sans  
circonstances  
atténuantes

© Véronique Tudeau Charpentier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4181-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **L'étoile filante**

« Maman,

Je crois que je vais bientôt avoir quinze ans,

Papa,

Je crois bien que personne ne me les souhaitera.

Je pense souvent à vous, je pense un peu à moi et il me semble que nous avons souhaité mon tout dernier anniversaire ensemble. C'était il y a longtemps, trop longtemps, je me souviens, je me réjouissais d'avoir quatorze ans.

Je comprends que ce que je dis peut vous faire mal, mais je sais, malheureusement, combien je le sais, ce ne sont pas ces simples mots qui vous feront mal, puisque vous ne les lirez pas. Jamais.

Avoir un jour vingt ans ne veut plus rien dire pour moi. Chaque jour, je gagne un jour que je sais perdu. Ici, ce ne sont que des jours gagnés sur la mort.

Si vous saviez.

Je préfère que vous ne sachiez pas. Jamais.

J'ai à peine quinze ans et je me sens vieille. Vieille, sale et salie. Je suis vieille. Ici, on m'a tout volé, même mon âge.

J'ai tout perdu. Tout est perdu.

À qui pourrais-je en vouloir ? À qui dois-je en vouloir ? À moi ? À ma stupide forfanterie ? Ai-je vraiment voulu jouer à la plus maligne ? Mais est-ce que je jouais ? Étais-je au moins sincère ? Je l'espère. C'est cet espoir-là qui me rattache à la vie. Si seulement j'avais la certitude d'avoir sauvé peut-être une autre vie. Peut-être. Chaque jour, je redoute de la voir arriver. Si je devais la voir venir ici, dans ce monde de l'horreur, je crois bien que par n'importe quel moyen auquel j'ai déjà pensé...

Ma faute : m'être crue invulnérable. Pourtant, je n'étais qu'une enfant.

Je les hais, je me hais et je vous *haime*.

Je les entends. Je vais cacher ma missive dans un recoin de ma misère. Espérons qu'ils ne la découvrent pas cette fois-ci. Ils me volent aussi mes mots. Les mots, ma dernière propriété.

Les ai-je déjà eus mes quinze ans ? Peut-être pas. Était-ce déjà mes seize ?

Ils m'ont encore humiliée. Mais ils n'ont pas trouvé ces malheureux mots. J'ai dit humiliée ? Me reste-t-il donc un fond de vie pour me sentir avilie ?

Ici, tout n'est qu'humiliation pour qui peut encore la ressentir.

Tout n'est que putréfaction, pourriture et démence. Déchéance.

Nous devenons de plus en plus faibles. Ils n'ont aucune pitié. Et encore moins pour les faibles. Ils veulent que nous devenions des rats avant de mourir. Des rats dans une souricière. Des souris qui ne dansent jamais, même quand les rats sont partis.

Maman, j'ai besoin de toi, ne m'oublie pas. Ne m'oubliez pas. Pourtant je vous le demande, oubliez-moi. Maman, j'aurais dû te parler. M'aurais-tu écoutée ? M'aurais-tu comprise ? M'aurais-tu aidée ?

M'avez-vous cherchée ? Continuez-vous à me chercher ? Délivrez-moi. Je suis à bout.

Je pleure et je ne sais plus si ce sont des larmes de tristesse, de faiblesse ou de peur. Ou de rage. Ici, certains ne pleurent plus, ils ont tant pleuré que leurs yeux ne sont plus des regards, ce sont des trous noirs, vides, vides d'espoir, vides de haine, vides de tout.

Maman, j'aurais dû te parler, j'aurais dû t'expliquer. Cent fois, j'aurais pu le faire. Aurais-tu pu m'aider ? Est-ce qu'il y aurait eu quoi que ce soit de changé ? M'aurais-tu donné raison ? Je ne sais.

N'as-tu jamais rien deviné ? N'as-tu jamais eu un doute quand je revenais du lycée et que tu m'enlevais des fils qui pendaient au revers de mon manteau ou de mon blazer ? Tu disais : « attends, minute papillon, je vais t'enlever ce fil qui pend. » Et moi qui te regardais avec ce petit air supérieur de celle qui sait en face de celle qui ne soupçonne rien. Cela ne t'a pas semblé bizarre que des fils blancs

ne cessent de pousser sur mes vêtements bleu marine ?

Était-ce en réaction au fait que nous n'écoutions jamais certaines ondes à la T.S.F. ?

Et pourquoi ma meilleure amie ne pouvait-elle jamais venir à la maison ? Pourquoi ? Que serait-il advenu de ma vie si vous l'aviez acceptée ? Je ne serais pas ici, mais elle, sans doute. Si elle n'est pas ici, rien ne prouve qu'elle ne soit pas ailleurs, dans un endroit comme ici plein d'horreur... Mon Dieu, faites...

Ils arrivent.

Ils m'ont souhaité mon anniversaire de la plus odieuse façon qui soit. L'imagination au service de l'horreur. Eux doivent connaître mon âge. Ils savent tout. Sont-ils venus vous voir ? Pourvu que non. Ils ne savaient pas mon nom, j'ai menti sur mon nom, ma religion, mais à l'interrogatoire je leur ai peut-être dit mon âge. C'est si loin, si proche, trop proche encore pour que j'oublie mes habits mouillés de sueurs, de pleurs, de toutes les larmes de mon corps, je ne pensais pas qu'on pouvait pleurer par tous les pores, de tout son être.

Chaque soir en rentrant du lycée, je décousais avec un peu de honte ce que je cousais avec fierté, bonheur et défi chaque matin sur mon blazer ou sur mon manteau, cette même étoile jaune qu'Esther était obligée de porter.

Chaque matin, j'avais le sourire d'Esther qui me disait qu'il ne fallait pas, que je ne devais pas ; mais son sourire me faisait tant de bien, j'avais à ce moment-là un peu moins honte des idées des autres. J'aimais braver les regards de travers des professeurs. Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de braver le vôtre ?

Maman, je crois que je ressentais un profond malaise quand Papa invitait ses amis à la maison. Je crois que je détestais l'imperméable noir que ces hommes portaient, le même que Papa.

Maman, je crois que je déteste ce père.

## Le trou du prisonnier

« Mon cher trou,

J'ai décidé qu'à toi seulement je pouvais écrire. J'avais bien pensé à mon avocat, mais il risque de trop en dire ou trop en faire, et ce serait pire encore. J'ai songé à raconter cette histoire à la miss, enfin celle dont je ne me souviens plus du nom, celle qui m'écrit de temps en temps ; ma tête de criminel doit bien lui revenir. Encore une... enfin, passons. Bref, ma seule confiance va à toi, mon trou, ma mémoire, mon jardin secret, celui que j'ai fait de mes mains et de mes ongles, toi qui caches déjà d'autres trésors, mon trou de survie, mon trou de souris derrière ce lit qui m'a coûté trois paquets de clopes pour un canif pour te finir, te faire plus profond.

Mon tout petit trou à moi, dans ce trou, au trou. Ce trou à rats. Dieu sait qu'il y en a ici ! C'est tout pour aujourd'hui, c'est l'heure de la balade. Les tronches que je vais encore croiser ! Si la société croit qu'à leur contact je vais au-devant d'une rédemption... quand je sortirai, je serai imbibé de leurs crimes qu'ils ont eu plaisir à me raconter et à me décrire dans les détails les plus atroces.

Reprise : à la sortie, je disais, je l'espère. Je paie un avocat pour ça, ce n'est pas pour des prunes.

Je m'égare, j'écrivais mon cher trou, pour te dévoiler mon histoire. Je vis une situation absurde.

J'ai commis le crime parfait. Tu as bien compris. Il est parfait. Et je suis ici ? Je débloque ? Eh bien, non !

Le crime parfait.

Je suis innocent du crime dont on m'accuse... je paie pour un crime que je n'ai pas commis. Je paie pour un crime qui n'est pas celui que j'ai commis.

Ma femme est morte. Tout le monde m'a plaint.

Elle est morte de sa belle mort, parce que je l'ai tuée.

Un salaud me fait porter le chapeau de la mort de sa femme à sa place.

J'ai parfois une envie irrépressible de rire et de tout dire à mon avocat. Je sais qu'il me croit coupable. Mon innocence que j'ai clamée ne l'a pas convaincu. Mais il fait comme s'il défendait un innocent. Il me dit que cela sera dur. Je me suis vraiment retenu de rire quand il m'a dit l'autre jour : « si seulement c'était votre femme que vous aviez tuée, nous aurions pu plaider le crime passionnel. » Je lui ai juste répondu : « mais ma femme est déjà morte » il eut l'air surpris et me dit : « désolé, mon cher, j'espère qu'elle n'a pas trop souffert. » Je lui ai répondu : « si, quand même. » Devant son air faussement compatissant, je poursuivis : « je n'étais pas là, malheureusement, pendant ses derniers instants. Mais j'imagine qu'elle a bien dû se voir partir. J'ai eu la douloureuse surprise de la découvrir gisant dans son bain, victime d'une attaque que nous avons tous espérée foudroyante. » Cela m'a amusé d'employer « foudroyante » sachant de quelle manière je m'y étais pris pour l'envoyer ad patres.

Tu veux savoir ! Hein ! Le trou qui aurait voulu être derrière un trou de serrure. Voyeur ! Ou dans un trou de serrure. Je te donne un indice, et c'est tout, un sèche-cheveux qui a fait le grand plongeon... j'avais vu ça dans un vieux Columbo. Bon, bien sûr, comme je n'étais en rien soupçonné, il n'y a pas eu d'autopsie et de plus la police scientifique n'en était qu'aux balbutiements.

L'avocat, plein de commisération, regarde le plafond et me dit : une attaque, quelle horreur ! Il semble que l'on entend parler de plus en plus d'attaques chez les jeunes. Mais j'y pense, nous pourrions plaider que la mort récente de votre femme vous a fortement perturbé pour en arriver à commettre ce viol. Ne perdons plus de temps, nous devons plaider coupable, vous devez avouer. Vous savez pourtant que vous avez été formellement reconnu par le mari de la victime. Ne vous entêtez plus, ce sera un soulagement et avec ce nouvel élément que j'avais négligé, la mort tragique de votre femme, je pourrais peut-être vous défendre en vous laissant apparaître comme un homme en plein désarroi qui ne savait plus ce qu'il faisait, et qui tombait inexorablement dans un état dépressif. Vous devriez tenter une petite taillade de poignet pour donner du poids à mes arguments... vous en prendrez pour dix ou quinze ans, au pire ou au mieux, nous pourrions parler de démence au moment des faits et vous faire interner dans une clinique psychiatrique. Et dans cinq ou sept ans, vous pourrez sortir. »

Je m'efforçais de le regarder droit dans les yeux sans ciller : vous ne comprenez donc pas, je ne l'ai pas tuée, je n'ai pas tué cette femme. » L'avocat opinait, comme s'il fut atteint de la maladie de parkinson. « Rappelez-moi quelle



était la date de la mort de votre jeune femme » je haussais les épaules : « trois mois, elle n'était pas si jeune la pauvre, nous avons quinze ans de différence. » l'avocat prit l'air de quelqu'un qui échafaudait un plan à toute épreuve, il avait l'air de commencer à s'intéresser à mon cas. : « Trois mois, dîtes-vous ? Je comprends que vous soyez encore sous le choc. C'est simple, cette personne, cette jeune femme que vous avez d'abord dépannée en voiture, vous a affolé, un corps jeune, vous ne saviez plus ce que vous faisiez. Vous a-t-elle fait des avances ? Était-elle habillée décentement ? Suis-je bête, je l'ai vue sur les photos, jupe courte retroussée, jolis sous-vêtements, plutôt bien roulée, sexy, pour autant que l'on puisse dire d'une morte qu'elle était sexy, donc qu'est-ce qu'elle devait être sexy, vivante ! Un moment d'égarement en somme, qui s'est mal terminé. Plaidons le moment de folie. »

Atterré, j'étais.

« Je ne suis pas fou, et je ne l'ai pas tuée. Je me tue à vous le répéter. Laissez-moi tranquille, et arrêtez d'en parler comme si c'était une pute ! » Il me donna une claque amicale sur l'épaule. : « Excellent ! Vous ne faites même plus la différence entre la réalité et vos désirs. Névrose, peut-être même schizophrénie, nous arriverons à vous sortir de là. »

Je sentais que je commençais à perdre mes nerfs. Heureusement, la visite prenait fin. Parler ainsi de Maria ! Parler ainsi de Maria ! Je ne voulais plus qu'il en parle. L'évocation dans sa bouche de Maria devenait franchement obscène. Ne pouvait-il donc respecter mon chagrin. Ma douleur. Debout devant la table du parloir, il me dit encore : « Écoutez mon cher, c'est pour votre bien, avouez, même si vous ne vous en souvenez plus. Votre sperme a signé votre crime, les analyses séminales sont formelles. Votre culpabilité est prouvée. Réfléchissez-y. »

Je me doutais bien qu'il allait m'asséner cette vérité, mais que lui dire ? Que j'acceptais les sept ou dix ans d'internement plutôt que vingt ans pour un crime avec préméditation ? Si je n'avais pas si peur, je lui aurais dit que nous avons fait l'amour quelques heures auparavant. Son mari nous a pratiquement surpris. Maria m'a demandé de partir illico, qu'elle allait très bien se débrouiller, que nous n'en avons pas bavé ainsi pendant des années avec ma femme qui ne voulait pas divorcer pour s'en laisser compter par son mari qui avait l'air d'accepter l'idée du divorce à l'amiable, elle lui avait dit que cela venait d'eux, mais qu'au grand jamais, il y avait quelqu'un d'autre. C'est Maria qui m'a

soufflé l'idée de prendre un deuxième sèche-cheveux pour ne laisser aucune trace. Il est évident que si on découvrait que j'avais une maîtresse, tout le monde aurait eu des doutes à propos de l'attaque de ma femme. J'avais joué au veuf tellement éploré, l'homme-enfant qui n'allait plus être materné. Adieu crime parfait avec une telle révélation.

Bon sang ! Qu'est-ce que son mari a bien pu lui faire subir pour que notre acte d'amour finisse par ressembler à un viol ! Je ne veux plus y penser. Tout ça pour en arriver là. Je reprendrais plus tard, j'entends les matons, cher trou, à la prochaine. »

Fouille générale !